

Janine Altounian

« Aquiescer à la vie »

H.G : Janine Altounian, vous êtes essayiste, germaniste et vous avez passé une bonne partie de votre vie à traduire Freud et à coordonner ses traductions, un chantier considérable mené sous la direction de de Jean Laplanche. Par ailleurs, vous êtes analysante ; vous ne vous définissez pas comme psychanalyste, puisque vous n'avez pas de patients, mais vous avez accompli un travail analytique de longue haleine, qui fait que votre réflexion est fortement marquée par la psychanalyse. J'ajouterais volontiers que vous êtes écrivain, parce que vos textes sont écrits dans une langue tout à fait particulière, qui n'est pas celle de l'essai psychanalytique tel qu'on le connaît, mais qui a une portée littéraire, tout à fait spéciale. J'ai annoncé pour cette séance un entretien autour de votre dernier livre qui s'appelle *L'Effacement des lieux*¹ ; mais en réalité, nous allons parler d'autres ouvrages et articles aussi, en particulier « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie*² », et *L'Intraduisible*³, parce que votre œuvre forme un tout. Mais je propose, tout d'abord, que l'on reprenne au commencement avec ce qui a marqué votre entrée en écriture : le récit de déportation de votre père, Vahram Altounian. Pourriez-vous nous en dire quelques mots ?

J.A. : Le premier texte que j'ai écrit a été écrit avant que je découvre le texte de mon père. Il est sorti en 1975, aux *Temps Modernes*, à la fin d'un premier travail analytique que j'avais fait. J'avais commencé celui-ci en 1968 ; en 1974, je l'avais terminé et je me suis mise à écrire, pour la première fois, un texte qui s'appelait « Comment peut-on être Arménien ? » À ce moment-là, je ne connaissais pas le texte de mon père, qui était mort en 1970. Vous avez rappelé tout à l'heure les dates de Chahan Chahnour, 1903-1974. Mon père est né en 1901 et mort en 1970 ; sont des hommes de la même génération. Si je comprends bien, Chahnour est venu directement d'Istanbul à Paris et n'a pas connu la déportation ; mon père, d'après le texte que j'ai découvert, et dont je vais vous parler, a été pris dans la déportation à 14 ans, en 1915. Et ce texte qu'il a écrit, d'après son traducteur, Krikor Beledian, il a dû l'écrire à son arrivée en France en 1920, à Lyon.

Je reviens au moment où je l'ai découvert, en 1978. Alors, « découvert », c'est un mot qu'il faut mettre entre guillemets, parce que – vous avez fait allusion tout à l'heure au fait que j'en parlais moi-même dans mes livres – il y a des choses qu'on sait vaguement, mais c'est dans l'après-coup du travail analytique qu'on se rend compte qu'on les avait déjà sues un peu. C'est en 1978 que, dans mon souvenir conscient, ma mère a dû me rappeler que mon père avait écrit quelque chose. Je le savais vaguement, plus ou moins, mais je ne m'en étais pas occupée. En 1978, j'avais 44 ans, j'avais été mariée, j'avais trois jeunes enfants. Et ayant fait un travail analytique, j'avais peut-être un autre rapport à ce que disait ma mère. J'ai dit : « C'est quoi, ça ? » et elle m'a montré quelque chose, quelque chose ; quelque chose comme ça, on sait pas ce que c'est.

Étant d'une famille d'artisans, je dirais presque illettrés, je ne savais pas qu'il existait des Arméniens qui pensaient en arménien la destinée des Arméniens. De même que je ne savais pas que l'érotisme pouvait s'écrire en arménien, je ne savais pas non plus qu'on pouvait penser des choses en arménien. Je m'étais alors mise en quête de ces intellectuels Arméniens qui existaient en France. Et j'ai fait à ce moment-là la connaissance de deux jeunes Arméniens qui sont restés en moi des amis, Krikor Beledian, et d'un Arménien de France qui s'appelle Marc Nichanian et qui est plutôt de formation philosophique. Krikor Beledian était né au Liban, c'était un Arménien complètement de culture

¹ *L'Effacement des lieux. Autobiographie d'une analysante, héritière de survivants et traductrice de Freud*, Paris, Presses Universitaires de France, 2019.

² « Ouvrez -moi seulement les chemins d'Arménie ». Un génocide aux déserts de l'inconscient, Paris, Les Belles-Lettres, « Conflents psychanalytiques », 1990.

³ *L'Intraduisible. Deuil, mémoire, transmission*, Paris, Dunod, 2005.

arménienne et je lui ai montré ce cahier, un petit cahier. Cela fait longtemps – Krikor Beledian a je crois neuf ans de moins que moi – donc c'est très loin dans mes souvenirs. Je pense que j'ai dû lui dire : « Qu'est-ce que je peux faire, etc. ? » Et, je ne sais pas comment, il s'est proposé pour le traduire. C'est donc en 1978 que je lui ai donné ce texte à traduire dont j'ignorais absolument le contenu : ce que je j'avais compris, c'est qu'il était écrit en caractères arméniens, mais en langue turque. Et là, Krikor Beledian vous l'expliquera que c'était l'usage à l'époque : il y avait une littérature arménienne écrite en arménien, mais en langue turque. Même la Bible était écrite en langue turque, également, pour que les Arméniens – beaucoup d'Arméniens étant turcophones dans l'Empire ottoman –, puissent la lire. Donc, Krikor Beledian traduit ce texte, je le découvre, je le lis.

Je suis alors dans un état qui fait que je recommence un autre travail analytique. Comment puis-je vivre en ayant derrière moi ce père, un père qui parlait très peu ? J'ai mis des années de travail analytique pour comprendre pourquoi ce père ne me parlait pas vraiment. Il n'était pas rejetant, pas du tout. Mais il était à mes yeux le pilier de la maison, très présent dans celle-ci : je suppose qu'il pensait en homme oriental, que les enfants étaient plutôt l'affaire de la femme. Il était très peu arménophone, surtout turcophone. Mes parents parlaient turc ensemble. Une petite parenthèse, c'est quand même très étrange, je comprends le turc quand je l'entends dans les films turcs sous-titrés en français, je ne sais pas pourquoi je comprends le turc, je ne l'ai jamais parlé, on ne me parlait jamais en turc, mais voilà, c'est quelque chose comme ça.

Donc je lis ce que cet homme a dû vivre. Lui n'en parlait jamais ; simplement dans mes souvenirs, qu'on appelle des souvenirs écrans en psychanalyse, je me rappelle vaguement que, quand j'étais enfant, je le voyais parler avec des amis turcophones, peut-être même des personnes comme les parents de Jacques Kébadian, qui étaient amis de mes parents, de la même génération. Je crois donc avoir vu mon père parler à des amis, en turc, de quelque chose dont j'imagine qu'il s'agissait de ce qu'il avait vécu pendant sa déportation. Mais d'une part, il n'en parlait jamais à la maison, et à moi, il avait très peu de lien affectif. Je fais une petite parenthèse : dans le travail analytique – c'est pour cela que mes livres sont aussi autobiographiques, mais d'une certaine façon, ils sont l'autobiographie d'un travail analytique –, j'ai découvert assez récemment une des raisons pour lesquelles mon père ne pouvait pas me parler. J'étais son premier enfant (j'étais née en 1934) et j'avais entendu dire que ma grand-mère paternelle, c'est à dire celle avec laquelle, en tant que garçon de 14 ans, il avait fait la déportation (et c'est lui qui a sauvé sa mère de la maladie) a pu revenir en France. Mais elle était morte avant le mariage de mes parents. J'avais appris, cela fait partie de la des traditions arméniennes, que cette grand-mère paternelle, de la ville de Bursa, avait été voir ma grand-mère maternelle, dans la tradition familiale, pour demander la main de la fille de celle-ci, pour son fils à elle. Je faisais allusion tout à l'heure à la préoccupation des Arméniens, au fait qu'il ne fallait pas se marier avec des Françaises, pour ne pas que la transmission se dilue, pour ne pas perdre son identité. Je pense que les autres frères de mon père se sont mariés avec des Françaises, mais que mon père a épousé la femme que sa mère lui avait désignée. Et je me demande si ce n'est pas à cause de ce mariage très arménien que j'ai reçu quelque chose de très fort.

Je reviens à la raison pour laquelle j'imagine que mon père mais s'adressait pas beaucoup à ses enfants – parce que j'ai un frère qui a dix ans de moins que moi, un fils à qui mon père parlait peut-être plus, mais pas énormément. Cette grand-mère paternelle étant morte avant leur mariage : j'ai pensé que si mon père avait pu présenter à sa mère vivante le petit premier-né qu'il avait eu, c'est-à-dire moi, il m'aurait parlé. C'est-à-dire que la bénédiction d'une mère, quand on est soi-même père, prend un sens différent. Et je devais sans doute lui rappeler cette mère disparue, à laquelle il ne pouvait pas porter son premier-né. Dans un chapitre de de mon dernier livre⁴, je parle de la paternité empêchée : il y a des pères qui restent des pères, mais qui ne peuvent pas assurer une fonction paternelle, puisqu'à ce moment-là, leurs propres pères ont été exterminés, et qu'ils n'ont plus la référence du pays auquel ils peuvent s'adosser. Mais ils restent des pères : et j'ai pour moi une figure paternelle très importante dans ma vie, une grande figure paternelle, mais qui n'avait pas de lien affectif ou qui n'exprimait pas de lien affectif me concernant. C'est ce qui explique sans doute aussi que, en tant que prof d'allemand, devenue germaniste, je peux dire que tout mon travail a consisté, premièrement, à travailler avec une figure paternelle, celle qu'a été pour moi Jean Laplanche. Toutes les séances de traduction que je faisais en commun avec eux, je les faisais avec des figures paternelles.

⁴ *L'Effacement des lieux, op. cit.*

Je reviens en arrière. En 1978 ou 1979, je lis donc ce texte, je découvre ce jeune garçon de quatorze ans, et je me dis : « Mais dans le fond, c'est bien ça, mon père, il est très débrouillard. » Parce son père, c'est-à-dire mon grand-père paternel, est assassiné, mais ma grand-mère arrive à faire en sorte qu'il puisse être enterrée. Mon père explique que les autres laissaient les cadavres et que les chacals les dévoraient. Et on voit comment lui aide sa mère à faire en sorte qu'elle puisse enterrer son mari, qu'un prêtre puisse faire une prière, etc. Il est très vigilant, et il respecte toujours sa mère. Il y a deux choses qui ont sauvé ce couple, mère et fils – parce que dans les génocides, disons que si on survit, c'est 96% par chance, uniquement par chance ; mais que dans les 4 %, quelque chose joue des valeurs, des valeurs qu'on a en soi, mais seulement 4% ou 3%, trois fois rien. Et les deux valeurs que je trouve dans ce texte, une fois que je le lis, que j'entends sa traduction, c'est d'une part un grand respect de mon père pour sa mère, pour l'autorité de sa mère, et une appartenance à son identité très forte. Parce que la mère, à un moment donné, le donne à des Arabes, des Berbères, pour qu'il puisse survivre, sans quoi ils vont tous mourir de faim. Et mon père qui apprend l'arabe et le sait bien – et je me dis tiens, c'est intéressant, c'est peut-être ça qui s'est transmis à moi, dans mon rapport à l'allemand – dit malgré tout : « Non, non, non, je suis Arménien ». Donc ces deux valeurs sont là, ainsi qu'une très grande débrouillardise parce que quand sa mère est malade du typhus, il comprend qu'à Alep, on a des médicaments pour le typhus, va les chercher et revient.

Une fois que je découvre ce père que je connais – c'est ça, on découvre un personnage que l'on connaît – cela crée une grande désorientation dans la vie. Donc je commence une deuxième analyse. J'avais déjà publié un premier texte aux *Temps modernes*, qui avait été accepté, et j'en avais publié deux autres (l'ensemble de mes textes aux *Temps modernes* se retrouve dans mon premier livre, « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* »). À un moment donné, en septembre 81, c'est la prise d'otages au consulat de Turquie à Paris. C'est un terrorisme publicitaire et c'est la première fois qu'on parle du génocide arménien. Du coup, cela devient un événement politique ; les historiens vous expliqueront que cela correspondait au soixantième anniversaire du génocide. On parle de cet événement, et je me dis : « Mais dans le fond, ce texte [celui de mon père], il faudrait le publier ». J'en parle à Beledian qui accepte de faire des notes. Je dois vous dire que les notes de Krikor Beledian sont à la fois historiques et anthropologiques, et qu'elles permettent de lire ce texte qui est très factuel. Il qui comporte 76 toponymes et Beledian établit aussi une carte. Car pour que ce texte soit publiable aux *Temps modernes*, il faut le rendre civilisé, le socialiser. J'ai expliqué tout à l'heure qu'il s'agit d'inscrire dans le monde occidental quelque chose qui s'est passé très loin, on ne sait pas où ; les Arméniens, on sait pas très bien ce que c'est. Il faut donc des notes, une carte, etc.. Et *Les Temps modernes* acceptent de publier ce texte en février 82. Voilà, j'ai répondu à la première question.

H.G : Pour un lecteur ou une lectrice non arméniens, ce qui frappe dans ce témoignage, c'est justement son caractère factuel. Or si on reconstitue ce qu'a dû vivre votre père, en termes de douleur physique, de souffrance morale, on comprend que cela a dû être une véritable géhenne et un enfer. Mais il n'en dit pas un mot et se contente d'énumérer les faits : il restait tant de gouttes d'huile dans le flacon d'huile de rose, j'en ai vendu tant, j'ai obtenu tant, j'ai pu payer un prêtre pour qu'il dise quelques mots, j'ai pu payer un chameau pour ma mère qui était malade, j'ai pu payer des médicaments... Il décrit, simplement. Et pourtant on sent une douleur sous-jacente considérable dans ce récit. Dans votre travail, ce que vous mettez en forme aussi – et c'est peut-être ce qui est très difficile à comprendre quand on n'est pas arménien – c'est la souffrance spécifique du génocide. Tuer quelqu'un, en soi, est déjà un acte atroce ; mais là, ce n'est pas seulement une personne que l'on tue, c'est elle et toutes les autres, et travers elles une langue, une culture, une façon de vivre, de manger, de parler. La volonté de rayer tout un peuple de la carte, finalement. Et c'est ce qui rend tout cela indicible, impensable et infigurable est le fait que le génocide arménien soit toujours nié politiquement.

J.A. Oui, pour l'instant c'est toujours complètement nié par la Turquie. Ce qui est très problématique, c'est que tout le monde sait, tous les états actuels savent que le génocide arménien a eu lieu. Mais personne ne peut intervenir auprès de la Turquie puisque la realpolitik fait que on a des intérêts en Turquie. Je trouve que le destin des Arméniens et un destin exemplaire parce qu'il montre que la parole ne sert à rien ; que ce qui mène le monde, ce sont les intérêts stratégiques politiques.

H.G. Votre œuvre démontre une autre chose, aux côtés d'autres œuvres, aussi : quand on lit les témoignages, on est frappé par le fait que les bourreaux commettent toujours la même erreur. Ils semblent penser qu'une fois que les gens seront morts, le monde oubliera et qu'il ne parlera pas. Or c'est exactement le contraire qui se passe : plus on a tenté d'effacer les gens, plus l'effort de mémoire, de parole, est vif autour d'eux. Le besoin de reconstituer cette part manquante qu'on a voulu effacer est d'autant plus fort. Par rapport à vos textes, puisque c'est aussi le cadre du séminaire, j'aimerais revenir sur une façon de travailler et de concevoir vos textes tout à fait particulière, puisque on pourrait dire que *L'Effacement des lieux*, et même dans une certaine mesure « *Ouvrez moi seulement les chemins d'Arménie* » et *L'intraduisible* sont des livres autobiographiques.

J.A. Oui.

H.G. : Donc, autobiographiques, pourquoi ? Dans vos livres, une personne s'exprime en disant *je* : et ce *je*, c'est le vôtre. Vous parlez par ailleurs de choses de choses, qui sont, sans ambiguïté, du ressort de la sphère privée, comme l'enfance, vos grands-mères, votre expérience de l'école ou votre amour des livres. Mais en même temps, ce n'est exactement une parole autobiographique au sens où nous nous l'avons souvent rencontrée dans ce séminaire. La vôtre semble n'exister que pour assurer la transmission de quelque chose. Vous écrivez ainsi dans *L'Intraduisible* : « Ayant considéré les éléments autobiographiques de mes textes sur la transmission psychique chez les descendants de survivants ou violence collective comme une mise en forme d'un matériel clinique susceptible de servir aux autres, je m'autorise à les livrer ici.⁵ » Vous parlez par ailleurs, dans *L'Effacement des lieux*, de « vignettes cliniques » autour desquelles vous construisez votre réflexion. Est-ce que vous pourriez nous dire nous en dire un peu plus au sujet de cette façon spécifique d'écrire et de travailler ?

J.A. Oui, oui, évidemment, parce que moi-même je m'interroge. Vous savez que dans ce dernier livre que j'ai écrit, c'est la première fois que j'ai osé – j'ai ressenti ça comme une audace – mettre en sous-titre le mot « autobiographie » : « autobiographie d'une analysante ». Mais je crois que je n'ai pu le dire que parce que j'ajoutais « héritière de survivant » et traductrice de Freud ». C'est à dire qu'il faut avoir un laissez-passer de culture occidentale (« héritière de Freud ») pour dire qu'on est héritière de survivants et donc pour englober tout cela dans une autobiographie. Je me suis effectivement rendu compte que chacun de mes livres, depuis 1975, reprend en les synthétisant tous ceux que j'ai écrit auparavant et les travaux que j'ai fait entre temps. Parce qu'on me sollicite pour parler, etc. Or, chacun de ces travaux ponctue de livre en livre une certaine évolution psychique qui est en gros le résultat, ou le produit, du travail analytique qui s'est poursuivi pendant toutes ces années. Et j'éprouve, j'ai toujours éprouvé, le besoin d'écrire quelque chose, alors que je n'aime pas écrire, vraiment pas écrire.

H.G. : Je n'en revenais pas quand vous me l'avez dit.

J.A. Je me sens obligée à chaque fois d'écrire, et voici dans quelles circonstances. Par exemple, quand on m'invite à un colloque pour parler de je ne sais quoi, je vois bien que ce sujet dont parlent les gens est pris dans un paradigme dans lequel je ne me trouve pas en tant qu'héritière de survivants. C'est-à-dire que mes critères sont autres, mes paramètres psychiques aussi. Donc j'écris pour dire, pour exprimer. Cette écriture essaye de mettre à l'extérieur ce monde interne dont on ne peut pas parler. Elle est donc une traduction mais aussi une autobiographie : parce qu'elle se modifie de livre en livre, avec le temps de maturité. Par exemple ce que je vous disais à propos de la paternité empêchée, c'est quelque chose que j'ai élaboré assez tardivement. Mais cela devient aussi de l'autobiographie, dans la mesure où j'ai un autre regard sur mon père, c'est-à-dire que je perçois mon père comme enfant d'une mère qui est morte. Et donc ce père qui est enfant d'une mère qui est morte a une petite fille, une petite fille qu'il ne peut pas mettre dans la lignée de sa mère car elle n'est plus là. Le travail analytique dicte chacun de mes écrits, en le percevant d'une certaine façon. Et effectivement, c'est l'objet de notre discussion, c'est vous qui pouvez m'expliquer en quoi c'est une autobiographie « particulière », parce que c'en est une, d'une certaine façon

⁵ *L'Intraduisible, op. cit.*, p. 14.

H.G. J'ai l'impression, pour en être passée par là que, quand on écrit un texte autobiographique, la relation à l'autre est toujours terrifiante. D'emblée se pose la question de savoir pourquoi on écrit ce *texte-là*. Il me semble que derrière l'écriture de l'autobiographie se cache une chose humaine, présente en chacun de nous, la demande d'amour, tout simplement. Peut-être même que derrière l'écriture tout court, il y a cette demande d'amour. Et on écrit – ou on peut écrire dans certains cas –, parce qu'on espère, à travers l'écriture, qu'on va nouer une relation avec quelqu'un, qui va nous lire et nous apporter quelque chose en retour, un retour consolant, aimant, de partage ou de fraternité. Dans l'écriture, ce qu'on appelle le narcissisme, mais sans y mettre de connotation forcément négative, est un processus très présent. Et quand on vous lit, en tout cas lorsque je vous lis, cette demande d'amour, je ne la perçois pas.

J.A. Oui, parce que je ne demande pas à être aimée.

H.G. Au fond, ce que vous nous dites n'est pas : « Aimez-moi », c'est plutôt : « Écoutez-moi, écoutez ce que j'ai à vous dire ». Certes, vous n'aimez pas écrire, mais je souhaiterais malgré tout lire un passage d'un de vos livres, de sorte que le public du séminaire entende cette langue qui est la vôtre. Vous écrivez par exemple dans *L'Intraduisible* : « L'émotion la moins soutenable qui m'a acculée à écrire leur dénuement, c'est celle qui m'étreint devant les traces laissées par leurs mains et leur foi artisanne, les dentelles aristocratiques crochetées par grand-mère, les broderies d'espérance en bouquets de ma mère, l'attention industrielle que mon père apportait aux étoffes de l'atelier, aux matériaux protecteurs du logis, à l'apprentissage de son violon.⁶ » Certes, ce livre est un essai, mais dans cette langue-là, on entend de la poésie : pas au sens de la recherche d'effets littéraires, ou d'une joliesse, mais cette poésie fondamentale, cette poésie *poétique* au sens étymologique qui fait que la langue devient créatrice. Dire « la foi artisanne » est tout de même une expression magnifique... Et j'aurais malgré tout envie de vous questionner sur ce français qui est le vôtre, cette façon d'écrire. D'où vous est-elle venue ? Des gens que vous avez lu ? De ceux que vous avez écoutés ? De la discussion ?

J.A. Je dois là vous parler de quelque chose dont je n'ai absolument pas parlé jusqu'à maintenant : mon amour de l'école. La maison familiale a toujours été très pesante pour moi : je m'y sentais certes protégées, nourrie, mais quelque chose étouffait la joie... J'aurais envie de dire que la joie de vivre s'exprimait parfois quand les parents recevaient d'autres amis arméniens comme eux ; mais dans l'après-coup, je crois que j'ai toujours ressenti cette joie comme : « On est quand même vivant, on a quand même réussi à être vivant, à avoir des enfants ». Et à l'école, c'était extraordinaire, car il n'y avait pas cela. À l'école, c'était la poésie, les institutrices que j'ai appelées les « mères adoptives des sinistrés » car elles étaient pour moi des mères adoptives. D'abord, je sentais chez ces femmes une espèce de féminité, que je ne ressentais pas chez ma mère. Elle, je la ressentais, comme une combattante : il fallait travailler, travailler pour s'établir. Et c'est grâce à ma mère, au travail de ma mère, grâce à ces femmes, que je n'ai pas du tout, comme beaucoup de filles de ma génération, embrassé une profession lucrative puisqu'il y avait de la sécurité à la maison. J'ai voulu m'identifier à mes profs et je suis devenue prof d'allemand.

L'école, c'était pour moi le lieu du sauvetage. Et je le dis toujours, et je le maintiens, notamment dans un texte que j'ai écrit récemment sur la laïcité⁷ : pour moi, la perte de la laïcité à l'école est le drame fondamental de la France. C'est catastrophique. Parce que dans cette école, personne ne me demandait si j'étais Arménienne, Italienne, Anglaise, Juive ou quoi que ce soit. Il fallait travailler, il fallait apprendre, Châteaubriand, la Fontaine, Montaigne. Enfin de la culture ! La culture, je ne savais pas ce que c'était : à la maison, mes parents étaient des artisans, ils travaillaient sans arrêt. Donc, j'ai appris à l'école, mais vous savez, je n'ai jamais été très bonne élève : j'avais toujours de très mauvaises notes dans les rédactions. Simplement, dans le passage que vous avez lu... je pense aussi à celui des trois divans, lorsque je parle de ma grand-mère maternelle., celle qui a donné donc sa fille en mariage à la grand-mère paternelle pour son fils. Vous ne voudriez pas le lire ?

⁶ *Intraduisible*, p. 22.

⁷ Janine Altounian, « Le caractère politique de la laïcité induit sa vocation thérapeutique » in "Désirs d'apprendre, théories et expériences », *Le Coq Héron* 2021/3, n° 246, p.141 à 151

J'évoquerai la figure de ma grand-mère maternelle, Louise Kavafian, née Ouchaklian, chez qui j'allais enfants pendant mes vacances, en citant le début de mon récit, *Mes trois divans*⁸ qui tente de restituer l'atmosphère conviviale et apaisante de son humble logis, dont je sentais pourtant combien il était habité par un deuil insondable, et les fantômes d'ailleurs abandonnés et inaccessible :

Du Divan terrifiant qui, en 1915, promulgua pour les miens les édits de la déportation vers l'épouvante et la mort jusqu'au divan de l'analyste dont ces textes ont pour moi, de 1975 à 1988, constitué comme des « résidus » à expulser, à publier, m'ont acheminée « après-coup » par leurs effets inéluctables meurtriers et salvateurs, les récits, larmes et oraisons du divan merveilleux de grand-mère, les douceurs conviviales et petits cafés, les tricotages, travaux d'aiguille et raccommodages avec la vie, les accueils familiers et nostalgiques de son « sédir » des mille et une œuvres de survie, là où s'étaient à jamais blotties mes tristesses d'enfant, mes espoirs d'évasion, mes rêves d'un ailleurs plus léger, d'un ailleurs me souriant, me parlant, parlant à moi, et non plus en moi.

Ce berceau ancestral trône dans ma mémoire, recouvert de ses coussins et kilims, emblèmes de toutes les chaleurs laissées au Pays, vénérable et intime, austère et rutilant, protecteur et secret. Il me rappelle étrangement et a de fait, sur ma route, appelé en contrepoint celui tout aussi peu « occidental » de la Berggasse dont la reproduction, dans la salle d'attente des séances freudiennes, m'invita tant de fois aux lointains de l'inconscient, au loin chez ma grand-mère, à l'orée de sa maison de Bursa aux dalles fraîches, au-delà... Là où j'entendais ce qu'elle m'avait transmis ces paroles d'une autre reine :

« Pour garder votre cœur, je n'ai pas où le mettre [...] Car hors de l'Arménie. Enfin je ne suis rien », ces avertissements pour m'accompagner dans cure :
“Préparez-vous à voir vos pays désolés,
Préparez-vous à voir par toute votre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivières de sang ! »,
cette quête d'un divan à l'autre :
“Je ne veux point régner sur votre Bithynie,
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie⁹”.¹⁰

J.A. Là, vous le voyez justement, l'amour de la littérature française puisque j'ai appelé mon premier livre d'une citation de *Nicomède*, de Corneille ; parce que j'avais l'impression que pour me dire arménienne, il fallait que je passe par Corneille. Effectivement, je ne sais pas comment il m'arrive de temps en temps d'écrire bien. J'aurais envie de dire que c'est le cas lorsqu'il y a une émotion que je veux traduire. L'émotion que je traduis dans ces textes est là pour expliquer que les artisans – enfin, les soi-disant artisans illettrés qu'ils étaient – étaient en fait détenteurs de culture, une culture qui passait par les broderies, le tissu, par le rapport à l'artisanat. C'est cela qu'il faut pouvoir dire. Et je me rends compte que ça ne passe que si je le dis bien. Si je ne le dis pas bien, cela devient de la confidence. Pourquoi j'y suis arrivée parfois ? Il y a des passages effectivement, autobiographiques, comme la confrontation entre le père et la surveillante d'école, au lycée Fénelon...

Je me trouvais comme dans un cauchemar insolite voire impudique, dans un lycée de « classes préparatoires », au bureau de la surveillante générale, entre celle-ci et mon père. Jusque-là, je m'étais arrangée au cours de ma scolarité pour esquiver cette insoutenable confrontation entre l'école laïque française et ce rescapé du désert dont je portais le nom, l'unique grand homme pour moi, mon père. Ma mère n'assumait guère ces fonctions de représentation où il ne restait plus

⁸ Avant-propos de « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* », *op. cit.*, p. 1.

⁹ Les trois citations sont extraites de *Nicomède*, de Corneille, v 132 et 771, 782 à 786, 1712 et 1713.

¹⁰ Janine Altounian, *L'Effacement des lieux*, *op. cit.*, p. 182-183.

« rien » à représenter Or le règlement était ici impératif. Mon admission en classe de Lettres supérieures dépendait de cette épreuve au cours de laquelle je devenais nécessairement l'agent d'un triple désaveu. Il n'y avait d'ailleurs d'épreuve que pour moi : pour la surveillante générale, cet homme parlant mal le français, dont l'air imposant et déplacé, les manières raides ignoraient les usages, cet intrus n'était nullement une recommandation rassurante pour une future élève des classes de concours. Je ne crois pas qu'elle fût-ce qu'on appelle « raciste » mais la tradition est le règlement intérieur n'avaient pas prévu ce genre de candidature. Pour mon père, cette employée de bureau rabougrie qui causait, pour perdre son temps, de choses incompréhensibles en ce bas monde – le niveau en version latine, la motivation de la candidate, le nombre de mentions obtenues –, cette femme sans saveur n'éveillait rien en lui, il n'était pas là. Pour moi, mon destin était assujéti à son pouvoir, au verdict qu'elle allait prononcer. Devant elle, je devais me désolidariser de la conduite cavalière de mon père. Dans le regard de celui-ci, je lisais le dédain de me voir m'égarer dans des voies futiles et répudier les mères « illettrées », mais sages et avisées, de son Orient lumineux. Quant à moi, frappée de mutisme, je ne pouvais exprimer à cette femme combien malgré mon incapacité à habiter ce carrefour sans rencontre, j'aimais les auteurs, ses pères plus qu'elle peut être, que j'étais pleine de gratitude pour ses semblables qui m'avaient appris à lire et qui m'avaient nourrie en temps de famine¹¹.

H.G Il resterait encore énormément de questions que nous ne pourrions pas poser, faute de temps, et je le regrette, notamment sur la traduction, ou encore sur la psychanalyse. Mais j'aimerais en aborder une dernière, puisque vous en avez parlé : quand on vous lit, et peut être est-ce qui fait la différence, ce qui bâtit ce pont entre l'écriture essayistique et l'écriture autobiographique, à un moment donné, l'émotion est là. Mais c'est une émotion qui, au-delà d'elle-même, est surtout motrice d'une démarche vers autrui.

J.A. Je crois que c'est une démarche politique

H. G. Et elle est efficace !

J.A. Pour reprendre les choses depuis le début de ma vie, mes parents, qui étaient donc des survivants, à chacun leur manière, mon père ayant connu le génocide à quatorz ans et ma mère à quatre ans, avaient évidemment un transfert positif à la France. Ce n'était pas explicité, mais il est certain que mon transfert positif à l'école vient de là : quel que soit ce qu'on vivait en France, de toute façon, on ne serait pas génocidé et il y avait du travail. D'où l'aspect politique, aussi, de mon livre, de mon dernier surtout, parce que cette France-là n'existe plus pour les émigrants qui arrivent maintenant. C'est dans ce transfert positif à la France que j'ai aimé l'école. Il fallait aimer l'école, pour survivre : c'est en se liant aux autres qu'on arrive à poursuivre son travail. C'est ce moment-là que le travail analytique est en parallèle au travail d'écriture : parce que de plus en plus de liens se créent et qu'on on perçoit sa propre vie et ses ascendants comme beaucoup moins persécuteurs, comme porteurs de vie, aussi. C'est par exemple au cours de ces dernières années que j'ai compris que le travail acharné de ma mère – parce que mon père était tailleur, et c'est ma mère, qui a voulu qu'on devienne des commerçants, donc qu'on acquière une certaine aisance financière – j'ai compris que c'est elle qui, sans le savoir, m'a introduite au monde de la culture. Le monde de la culture, je n'en aurai pas voulu s'il n'y avait pas eu la sécurité, la maison : il faut de la sécurité pour aimer la culture.

C'est pour cette raison que mes livres sont à la fois autobiographiques et analytiques. Au terme d'une intervention, quand je rencontre des gens qui sont sensibles à ce que je dis, j'apprends que ou bien ils descendent de la guerre de 14, ou bien évidemment de Juifs, ou bien il y a eu dans leurs parents une mère qui est née de l'Assistance publique, ou encore un oncle qui s'est suicidé – les traumatismes, il y en a énormément sauf qu'on n'en parle pas forcément. Il faut pouvoir aimer le monde et c'est le résultat du travail analytique et de l'écriture qui me permet de rencontrer les autres ; et sans les autres, sans le monde des autres... J'ai également eu la chance d'avoir des parents qui n'habitaient ni Alfortville, ni Issy-les-Moulineaux, c'est-à-dire que je ne baignais pas dans la vie communautaire. C'est pour cela que je suis

¹¹ Janine Altounian, « Une Arménienne à l'école », *Les Temps modernes*, n° 33, août septembre 1977, p. 374-373, repris dans *L'Effacement des lieux*, op.cit. p. 72-73.

tellement sensible à la laïcité, parce que la vie communautaire a une tendance évidemment à créer, peut-être, une certaine paranoïa. Les autres ont leur propre malheur – j'allais dire sauf les Turcs négationnistes. Parce que, j'ai été en Turquie, et il y a dans mon livre un passage sur mon retour à Bursa. J'ai rencontré énormément de Turcs de gauche, des hommes raffinés dont l'un, Osman Kavala, qui m'avait reçue si chaleureusement, est aujourd'hui en prison. Mais si on vit dans un pays relativement démocratique et où règne la laïcité, on ne peut que lier des liens. J'ai épousé, évidemment, un non-Arménien : ce n'était pas possible que j'épouse un Arménien, le malheur, ça suffisait. Donc j'ai épousé un Français. Et mes filles sont des enfants d'une Arménienne et d'un Breton, il faut qu'elles fassent avec ça. Je ne sais pas si je réponds à votre question.

H.G. J'aimerais souligner à ce propos deux derniers points : le premier est que votre œuvre, qui pourrait finalement ne désigner qu'une douleur particulière, parce que le chagrin arménien, comme nous en avons parlé, est tout à fait spécifique, possède pourtant une aptitude à parler à tous. En lisant les articles que vous publiez régulièrement, on est frappé de voir comment votre travail s'est peu à peu ouvert à nombre d'autres paroles de témoins : des descendants d'Arméniens, d'abord, comme Michael Arlen, mais aussi des victimes de la Shoah, comme Ruth Klüger, ou encore des gens qui n'avaient pas connu de tragédie au sens propre, mais portaient une forme de mémoire transmise douloureuse, comme Stéphane Audoin-Rouzeau, petit-fils d'un soldat de la guerre de 14. Vous vous intéressez aussi à des auteurs qui ont connu une forme de division de leur culture, entre l'école et la maison, telle Mona Ozouf, ou des transfuges sociaux, comme Annie Ernaux. Vous écrivez d'ailleurs : « Il va de soi qu'au-delà de ma propre histoire, j'ai voulu pendant plus de quarante ans témoigner aussi de ce qui se transmet aux héritiers de toutes les catastrophes historiques, qui arrache les survivants à leur lieu de vie, à leur culture, leur gagne-pain et tous leurs repères spatio-temporels¹². » Le deuxième point est la place qui est donnée à l'amour dans vos textes. Quand vous parlez du passage d'une transmission douloureuse, voire mutilante, à une transmission aimée, de « l'exhumation d'une tendresse », lorsque vous écrivez qu'on « traduit pour hériter, qu'on écrit pour aimer », quand vous parlez de l'amour empêché qui redevient impossible, et surtout quand vous mentionnez le geste, comme vous l'avez mentionné tout à l'heure, « d'acquiescer à la vie ». Au fond, dans cette histoire qui est pleine de mort et de poison, et qui pèse lourd, comment est-ce qu'on acquiesce à la vie ? Qu'est ce qui fait qu'on arrive à acquiescer à la vie ?

J.A. Chacune des scènes que je rapporte sont des scènes de cas cliniques dans le travail analytique. Voyez par exemple, pour cette affaire d'acquisition de l'amour, la scène entre la surveillante générale et le père. Dans un premier temps, je l'ai décrite ainsi dans mon premier livre de 1990. Après, je me suis rendu compte que ce texte se terminait par la mention des « pères » de la surveillante générale, dont je le dis « ses pères que j'aimais plus qu'elle peut être parce qu'ils m'avaient nourrie en temps de famine ». Alors je me suis dit : « Tiens, c'est drôle, pourquoi j'ai parlé de famine dans ce texte ? » Le travail analytique aidant, l'autoanalyse évidemment, je me suis rendu compte que c'était ce qu'avait fait cette grand-mère paternelle quand elle avait donné son fils pour qu'il ne meure pas de faim. Alors à ce moment-là, il y a un déplacement dans la perception de la scène initiale où je vois mieux que le père donne sa fille à la culture de l'autre, de même que sa propre mère avait donné son fils à l'autre pour qu'il puisse manger. Et, dernier point, je me suis dit, : mais enfin, cette brave surveillante générale, toute rabougrie et idiote qu'elle était (enfin idiote, excusez-moi, je me laisse aller), elle appliquait une loi. La loi disait que pour rentrer en Lettres supérieures, il fallait avoir deux mentions au bac, puisqu'à l'époque, il y avait deux 2 bacs. Donc d'un côté, il y avait ce père du désert, de l'autre côté, cette femme rabougrie ; mais y avait une loi, une loi démocratique, et c'est ça qui m'a permis d'entrer dans le monde des études. J'ai fait trois interprétations de la même scène et, d'une certaine façon, je dois autant à cette surveillante générale rabougrie que, j'allais dire, qu'à ma mère, qui a passé son temps à travailler. Ce sont des acquisitions d'amour et c'est exactement l'inverse, de la paranoïa. Parce qu'on ne peut construire qu'avec de l'amour, évidemment. C'est comme cela qu'on peut contourner, qu'on peut provoquer... Mes textes sont une forme de provocation.

¹² *L'Effacement des lieux, op.cit.*, p. 70.

H.G. Mais une provocation heureuse. Je peux le dire en tant que lectrice : ils apportent souvent un immense soulagement, parce certains éléments qu'on percevait d'une manière confuse, embrouillée, deviennent lumineux sous votre plume. Dans vos livres, vous ne promettez pas le salut et la résilience, comme le font parfois vulgarisateurs de la théorie analytique. Ce n'est pas que la résilience n'ait pas de place. Mais le processus qui permet qu'on y arrive est au moins aussi important que la résilience elle-même. Les pas qu'on fait l'un après l'autre pour y parvenir comptent autant dans une construction personnelle que la promesse d'un salut.

J.A : La résilience vient d'une fidélité d'amour à quelqu'un. On n'est pas résilient comme ça par vertu.

H.G. Ce serait un beau mot de conclusion.